

Parenthoën suit Paris-Roubaix à l'oreille

Il y en a qui font l'âne pour avoir du son. Et d'autres qui font du son pour avoir de l'âme. Yann Parenthoën est de ceux-là. Depuis 1978, il enregistre Paris-Roubaix. Avec le bruit des vélos, les crissements des freins, les cris de la foule, il «sculpte» des émissions pour France Culture. Car Paris-Roubaix c'est français et culturel...

Il ne compte plus ses «enfers ». Il en a plus de vingt au compteur, Yann Parenthoën. Tous les ans, au printemps, il se retrouve sur le parcours de Paris-Roubaix, les sept kilos de son Nagra (la Rolls des magnétophones) à l'épaule, le micro à la main et l'oreille aux aguets.

Tous les ans, il suit cette course hors normes pour une radio qui ne l'est pas moins : France Culture. Pourquoi cette station qui en pince davantage pour les peintres flamands que pour les routiers sprinters flahutes se glisse-t-elle dans la caravane qui chemine vers le vélodrome mythique? **«Parce que Paris-Roubaix est une tragédie grecque. Il y a les seconds rôles qui animent la course jusqu'à Valenciennes avant que les grands coureurs-acteurs ne la prennent en charge. Il y a ce décor extraordinaire, ces ciels, ces tranchées et puis l'extraordinaire public du nord. Chaque année, cette course réécrit sa propre légende»**

Entre Paris et Roubaix, Yann Parenthoën retrouve les cailloux de son enfance, comme un petit poucet. Il a grandi à l'île-Grande, un caillou somptueux relié aux Côtes d'Armor par un pont étroit. L'île Grande était, jusqu'au milieu du siècle, une carrière plantée en mer, un socle granitique gris bleu où besognaient 300 tailleurs qui ont sorti du ventre de leur île les quais de la Tamise, le viaduc de Morlaix et ces satanés pavés sur lesquels les boyaux des vélos tracent le sillage de l'épopée. Le père de Yann Parenthoën taillait sa tonne quotidienne de petit-gris grand comme un paquet de tabac ou de pavé gros comme une boîte à sucre : **« Dans leur atelier, j'ai appris l'essentiel : l'intelligence des mains, le respect de la matière que l'on traite, des outils dont on se sert et que l'on range précieusement. Et puis, chez les tailleurs, il n'y avait pas de photos de pin-up accrochées au mur mais les images de Robic et des coureurs du Tour »**. Les hasards de la vie ont amené le petit breton dans les studios de France Culture. Lui qui **« n'avait pas le langage des gens cultivés »** a trouvé sa propre expression : la sculpture de son. Il compile patiemment de la matière brute : des bruits, des cris, des atmosphères et il en fait des histoires, un peu comme la mer qui roule les chutes de taille, les dégauchit et en fait des galets.

Sur Paris-Roubaix, il est servi, Parenthoën. Voilà une course **qui « ferraille »** comme il dit, scandée par le bourdonnement des hélicos de la télé, les cris de peur des coureurs qui dérapent, les hurlements des foules qui forment des haies d'honneur. Il a produit des Paris-Roubaix autour d'un Bernard Hinault triomphant rageusement, de la famille Canivet qui occupe le même endroit dans le même pré depuis vingt ans, d'un chanteur de rap, d'un poète ch'timi ou d'un auteur de polar comme Jean-Bernard Pouy qui en a fait un livre joliment titré **« 54x13 »**, comme un braquet. Il aime **« l'incroyable ambiance des douches du vélodrome. C'est très austère. Après l'arrivée, les coureurs**

répondent aux questions dans un nuage de buée. On y entend de l'italien, du flamand ou du letton. C'est Babel à ceci près que vous comprenez tout ce qu'ils disent, leur détresse ou leur joie ».

Il ne se lasse pas de ces champions qui trouvent des tranchées cousines de celles de la Grande guerre : **« Les gens applaudissent le courage qui passe. On ne voit plus que le blanc de leurs yeux. Ils sont comme noyés. On dirait des mineurs qui remontent d'un puits. Le peuple s'y retrouve ».** Cette course n'a pas beaucoup changé. Sa « **bande-son** » non plus hormis le staccato des machines à écrire qui s'est éteint. Les vieilles machines mitrailleuses ont été remplacées par des ordinateurs ouatés : **« La salle de presse est devenue un lieu de silence »** mais tout au long du long ruban infernal, son oreille retrouve les voix de son enfance : **« Les voix des gens s'intellectualisent. On parle davantage de la tête. Alors qu'avant, pour couvrir le bruit des machines ou celui du vent, les gens parlaient du ventre. Il y a des grains de voix de gardien de phare ou de marin pêcheur. Ces voix-là, on les retrouve sur Paris-Roubaix ».** À l'heure où il parle, la mer monte autour de l'Île-Grande, recouvrant les cicatrices des anciennes lignes de taille. Son coin est couturé de partout: **« Un bout de l'enfer du Nord sort d'ici, des mains de mon père ».**

François Simon